

UN MOIS

DANS LE

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG



NOTES D'UN TOURISTE

PAR

L. Desagber

---

EXTRAIT DU JOURNAL LA MEUSE

---

LIÈGE

Imprimerie du journal LA MEUSE

1895

UN MOIS

DANS LE

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG



NOTES D'UN TOURISTE

PAR

*L. Mesagher*

*Léon de Sagher*

---

EXTRAIT DU JOURNAL LA MEUSE

---

LIÈGE

Imprimerie du journal LA MEUSE

—  
1895



# UN MOIS

DANS LE

## Grand-Duché de Luxembourg

---

NOTES D'UN TOURISTE

---

L'an dernier, je ne savais comment gaspiller les vacances. La Belgique... connue; — le Rhin... banal; — la curieuse vallée de l'Engadine, le Tyrol, Lourdes, les Pyrénées... tombés dans le domaine public.

Par une soirée de mi-juillet, au Jardin d'Acclimatation, pendant le repos du concert, je faisais partie d'un groupe installé dans un coin de la galerie. La conversation était futile. Elle dévia bientôt. On esquissa des projets d'excursions.

Une charmante dame me proposa une villégiature chez elle, dans un village du grand-duché de Luxembourg.

— Grand merci de votre offre gracieuse, Madame, mais le Luxembourg est un pays rebattu par les touristes et...

— Monsieur, connaissez-vous les environs d'Useldange ?

— Useldange?... Non !

— Eh bien ! songez à ce projet. Je suis persuadée que vous ne regretterez jamais d'avoir visité mon petit village.

Le timbre du chef d'orchestre interrompit cette causerie amicale.

Huit jours plus tard, le voyage d'Useldange était décidé.

## I

### De Liège à Useldange

Pour aller à Useldange, on utilise les voies ferrées de l'Ourthe et de l'Amblève.

Le train roule, sans se presser, jusqu'à Gouvy (*Gestich*, en allemand), franchit la branche orientale de l'Ourthe, puis traverse à toute vitesse le plateau aride et bruyereux formant la crête de partage Meuse-Rhin.

Arrêt et changement de train à *Ufflingen* dit *Trois Vierges*, station frontière. Les douaniers luxembourgeois bien vêtus, très-affables, procèdent avec urbanité à leur déplaisante besogne.

Il est assez difficile d'expliquer la transformation d'Ufflingen (*Ufflingua*, *Ufflange*) en Trois Vierges. Cette dénomination moderne semble provenir d'un petit temple circulaire romain dédié aux trois Parques, filles de la Nuit, appelées *Clotho* (la fileuse), *Lachenis* (la fatidique), *Atropos* (l'inflexible), divinités infernales redoutables.

Après plusieurs siècles, Godefroid d'Eltz, burgrave de Clervaux, convertit le temple en chapelle et mit celle-ci sous la protection de Sainte-Sophie et de ses trois filles, *Pistis* (Foi), *Elpis* (Espérance), *Agapê* (Charité), vierges martyres célèbres, qui sont en-

core invoquées aujourd'hui pour tous les maux imaginables.

A partir d'Ufflingen, l'horaire des trains du Grand-Duché est réglé sur le temps moyen de l'Europe centrale (Berlin), en avance de soixante minutes sur l'heure belge (Greenwich). Les Luxembourgeois ont conservé *l'heure locale*, qui retarde de trente minutes sur l'heure des gares.

A la station de Luxembourg, un énorme cadran, sur lequel se meuvent trois aiguilles différentes, indique au voyageur égaré l'heure belge, l'heure locale et l'heure de Berlin.

Le chemin de fer suit la vallée étroite et sinueuse, où coule la Woltz, qui, à Maulsmühle devient la Clerf, se mêle à la Wiltz à Kautenbach et va se perdre dans la Sûre à Goebelsmühle.

*Clerf* (Clara vallis, Clair-vaux, Clervaux), village profondément encaissé dans un vallon ombreux, est dominé par le donjon en poivrière de l'ancien château intact, mais inhabité, des comtes de Lannoy. Ce château appartient maintenant au comte de Berlaymont.

A Clervaux, se livra, en novembre 1793, un combat sanglant qui mit un terme au soulèvement du Luxembourg septentrional — *Oestling* (1). provoqué par le décret de la République française instituant la conscription dans le pays. Les conscrits réfractaires armés de carabines de chasse, de pistolets,

---

(1) La Sûre divise le Grand-Duché de Luxembourg, de l'Ouest à l'Est, en deux parties bien distinctes : — Au Nord de la rivière, l'*Oestling*, nom-germanique de l'Ardenne luxembourgeoise, est froide, nue, stérile : Au Sud le *Gutland* (bon pays) est fertile, riche, bien cultivé.

de piques, de faux, se réfugièrent dans les bois et s'organisèrent en bandes plus ou moins disciplinées. Un détachement de ce corps de troupes — auquel on avait donné le sobriquet de *Klippelarmee* ou *Klöppelarmee* (armée de bâtons) — occupa le parc du château et résista longuement aux soldats français envoyés à sa poursuite. L'insurrection échoua misérablement et les principaux rebelles furent fusillés sans pitié sur les glacis de Luxembourg, le 26 février 1799.

Le train franchit plusieurs ponts, s'engouffra dans de nombreux tunnels pratiqués dans les contreforts des escarpements, fait halte dans diverses localités et finit par atteindre Ettelbruck, point de convergence des lignes de Dickirch, de Luxembourg et de l'Attert.

La ligne de l'Attert dessert *Useldange*, dont la gare est sans prétention. Un bon chemin, bordé de jarlins potagers, conduit directement au cœur du village.

## II

### Useldange

*Useldange* (Useldingen) existait du temps des Romains. Point central du pays des Trévires, il était relié par un *diverticulum* à la voie se dirigeant sur Arlon, Ciney, Dinant, Namur. Des sépultures gallo-romaines ont été mises à jour du côté de Vichten.

Useldange paraît sous la forme *Ousel-dingen* dans un acte de 1182. Dans d'autres documents, on rencontre *Yssendingen* (1218), *Usilingen* (1238), *Ouseldang* (1271), *Ustling* (1338).

Étymologie probable : *Uso*, nom propre

germanique, et *ingen* signifiant demeure, champ, terre (1).

Au moyen-âge, cette seigneurie appartenait aux Bolchen ou Boulay. Le sire d'Useldange exerçait le droit de haute, moyenne et basse justice sur Everlange, Schandel, Vichten, Bœvange, Saeul, Ripweiler, Nœrdange, Redange, Reichlange, etc. Frédéric d'Useldange figure sur la liste des seigneurs qui assistèrent, en 1214, au mariage de Waleran III, comte de Limbourg, et d'Ermesinde, comtesse de Luxembourg.

Cette noble famille de Boulay n'était pas *besogneuse*, — fait rare pour l'époque, — puisque le 9 mai 1324 et le 11 janvier 1333 Jean de Oseldingen se rend répondant d'une dette de 12,000 florins (100,000 francs environ au pouvoir de la monnaie actuelle) contractée par Jean I<sup>er</sup>, l'aveugle, dit *le roi errant*, envers Baudoin, archevêque de Trèves.

A la mort de Jean d'Useldange, vers 1341, les biens de cette illustre maison tombèrent *en quenouille*, c'est-à-dire qu'une fille en devint héritière faute d'enfant mâle. Le fief fut transporté dans la famille Rodenmacheren à la suite d'un mariage. En 1483, l'archiduc d'Autriche Maximilien confisqua les terres de Gerhart, comte de Mœrs et de Saverden, seigneur de Rodenmacheren, de Cronembourg, de Neuebourg, de Boulay, d'Useldange, qui s'était ligué avec Louis XI contre le duc de Bourgogne, et rasa les fortifications du château-fort d'Useldange. Il fit donation des titres et des terres à Christophe, marquis de Bade, gouverneur du duché de Luxembourg.

---

(1) Le suffixe *ingen* se retrouve dans beaucoup de localités du Grand-Duché et des provinces du Luxembourg et du Limbourg.

Dès lors, Useldange perdit sa splendeur et fut converti en *propriété gagère*.

En 1643, un descendant du marquis de Bade engagea le moulin et le four banal d'Useldange pour *1,800 patagons d'Espagne* (5,000 francs environ). Le domaine, mis en vente en 1669, fut adjugé par arrêt du Grand Conseil de Malines à Marie, douairière de Bade, pour la somme de 37,800 florins (290,000 francs au pouvoir actuel). En 1709, Sébastien de Baur, seigneur d'Everlange et d'Useldange, maître de forges, céda la moitié de ses terres d'Useldange à Hyacinthe, prince d'Orange-Nassau, pour 15,000 écus (140,000 francs).

Useldange passa ensuite, par héritage, à Marchant d'Ansembourg, bourgeois enrichi. Cet héritage donna lieu à un long procès, qui se termina par une transaction en 1745.

Le duché de Luxembourg, annexé à la France (1794), devint le département des Forêts. Le Congrès de Vienne (1815) l'érigea en grand-duché et le fit entrer dans la Confédération germanique. De 1830 à 1839, Useldange fit partie du district d'Arlon. Actuellement, ce village de 1,400 habitants est du ressort du canton de Redauge.

Le château féodal d'Useldange occupait un plateau rocheux dominant la campagne. Les ruines sont imposantes. Des pans de murailles tapissés de lierre, des tours écroulées, des vestiges de galeries se dressent parmi les broussailles et les ronces. Le donjon quadrangulaire, un des plus élevés du Pays, est en parfait état. Le faite écrêté est orné d'une girouette métallique, en forme de drapelet bariolé de rouge, de blanc et de bleu, couleurs nationales du Grand-Duché.

Le donjon d'Useldange communiquait par des conduits souterrains avec les manoirs voisins de Rothburg et de Scheuerbourg, dont il ne reste rien. Les sires d'Useldange, de Rothburg et de Scheuerbourg se signalaient la nuit, au moyen de fanaux, l'approche des voyageurs colportant leurs marchandises aux foires. Ces burgraves pillards dévalisaient les étrangers.

Un fermier a établi sa demeure dans la ruine.

La chapelle de l'antique manoir, perchée à l'extrémité du plateau, au milieu du cimetière, est devenue l'église paroissiale.

La sonnerie des clochettes de cette chapelle est claire, argentine, retentissante. Le sonneur patenté de l'endroit les agite chaque jour à tour de bras, dès 5 heures du matin. Ces cloches gentilles sont prises en grippe par les habitants, qui aiment à ronfler la grasse matinée.

Une rangée de maisonnettes, appuyées contre le mur d'enceinte, servaient jadis d'habitations aux chanoines d'un prieuré datant de 1182 et supprimé par Joseph II en 1783.

Au pied des ruines s'allonge le village coupé en deux parties par l'Attert. Cette jolie rivière poissonneuse, grossie par le Swebach, roule sur un lit de cailloux. Un pont élégant réunit les deux rives. Sur la place, — si l'on peut qualifier ainsi un carrefour peu spacieux, — un réservoir en pierres, au fond duquel jaillit une eau fraîche et cristalline, — l'école, la Maison communale, deux auberges, un moulin à farine activé par l'Attert. Au-dessus de la porte de ce moulin, on distingue, sous une couche de badigeon, un petit écusson aux armes des anciens maîtres d'Useldange.

La maison blanche joignante, de coquette apparence, est enguirlandée de glycine, de vigne vierge, de roses grimpantes. Elle est précédée d'un parterre fleuri du plus agréable aspect.

Les bois communaux sont riches en gibier à poil et à plume. Les amants de Diane chasseresse fourmillent dans le pays. Autrefois, pendant la nuit, un chasseur noir battait les taillis et les terres des propriétaires infatués de leurs droits pour en faire sortir le gibier. Les Nemrods chargèrent un garde-chasse, renommé pour sa hardiesse et ses rodomontades, de traquer ce braconnier impudent et de mettre fin à ses exploits cynégétiques. Par une nuit d'octobre, le garde, à l'affût, l'aperçut au coin du bois qui touche au chemin de Bœvange et lui intima l'ordre de s'arrêter. Le chasseur noir bondit sur notre homme et lui administra une raclée. Le garde rentra à Useldange en poussant des clameurs d'épouvante. Depuis cette aventure, on dit que les chasseurs du pays sont devenus plus traitables !

### III

#### **Everlange.**

Le pont de l'Attert passé, la route tourne brusquement à gauche et longe une vaste prairie, où abondent du cresson de fontaine et des champignons. L'Attert se promène au milieu de ce pré avec des reflets moirés. Les versants boisés du vallon sont sillonnés de sentiers rudes et rocailleux.

On atteint vite *Everlange* (2,000 mètres) (1).

---

(1) Les distances séparant les localités sont indiquées en mètres ou en kilomètres.

Une charte de 893 fait mention d'Everlingen (*Eberlinga*). Ce village relevait du sire d'Useldange, qui l'avait transmis en 1341 à un membre de sa maison. Après de longues et de furieuses contestations entre les descendants des deux familles, les seigneurs d'Everlange devinrent plus tard les possesseurs réels des titres et des terres d'Useldange. En 1674, la très-noble dame Marie-Madeleine d'Everlange vendit ses droits à son neveu Sébastien de Baur de Kitzingen, écuyer et maître de forges, moyennant 413 ecus de Luxembourg (5,000 francs) et une rente viagère. En 1681, ce même Sébastien de Baur rendit en sa personne, la foi et hommage à Louis XIV. A partir de cette époque, Everlange fut mis en gage. Si les seigneurs d'Everlange n'hésitaient pas à hypothéquer leurs terres, voire même leurs titres, pour se procurer de l'argent, ils étaient très-durs avec leurs tenanciers. Le 17 juillet 1741, l'un d'eux obtint une sentence du Conseil provincial de Luxembourg condamnant les habitants d'Everlange à faire ses corvées, à voiturier son foin, à soigner ses bêtes, à entretenir ses paccages et ses arbres fruitiers, à reparer la toiture de son castel, etc.

En 1798, un commissaire de la République française, nommé Sequaire, invita tous les prêtres non assermentés des alentours à dîner avec lui au château d'Everlange. Vingt-huit d'entre eux répondirent à cette politesse. Au milieu du dessert, des soldats pénétrèrent dans la salle du banquet et, sur l'ordre de l'agent du Directoire, arrêtrèrent ces malheureux.

Everlange n'offre rien de curieux. Ce gros hameau dependant de la commune d'Useldange est propre. Le château a été converti en maison de campagne avec ferme attenante.

On regagne Useldange par un chemin ombré qui suit à mi-côte la colline de la rive droite, — *le bois d'en haut*, suivant l'appellation des indigènes. Il débouche vis-à-vis de l'entrée des ruines.

#### IV

### Vichten

Vichten, village à quatre kilomètres au Nord d'Useldange, est un bon but de promenade.

Avant l'invasion romaine, cette localité possédait des forges importantes, jouissant d'une grande réputation. On y fabriquait des cuirasses, des framées, des boucliers, des épées, des machines de guerre. Tout a disparu.

On prétend qu'une grotte du voisinage servait de lieu de réunion aux nains (*vichtel* ou *kobold*) du pays.

Ces nains, hauts de deux pieds, d'un caractère très-serviable, prenaient certaines maisons sous leur protection et, pendant la nuit, faisaient l'ouvrage des habitants.

De ce temps-là, les servantes, pour obtenir les bonnes grâces de ces nains, mettaient journellement, à la même heure et dans un endroit déterminé, un plat de crème. Elles pouvaient alors fainéanter, caqueter, se coucher de bonne heure et se lever tard. Le matin, elles trouvaient la besogne terminée.

Aujourd'hui les maîtresses de maison congédieraient leurs servantes avec un soupir de satisfaction si ces nains daignaient repaître.

Ces petits êtres imaginaires sont connus en Belgique. Dans la province de Liège, on

les nomme *sotés* ou *sotais*, — dans le Luxembourg, *lutons*, — dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, *nutons*, — à Ath, *lapons*. Ces nains existaient également dans les Flandres, surtout dans la fertile contrée de *Veurne-Ambacht*, vers Furnes.

On peut revenir à Useldange par *Schandel*, bourgade bien bâtie.

## V

### **Bœvange**

En débouchant du pont de l'Attert, suivre à droite la route côtoyant la rivière. Elle conduit à *Bœvange* (2,500 mètres).

Une convention de 1218 stipule que le prince-évêque de Liège Huart de Pierrepont a réuni la Cour de Bœvange (*Bövingen*) au prieuré d'Useldange.

Les routes du Grand Duché sont soigneusement construites et les accotements bordés d'arbres fruitiers. Leur entretien est l'objet d'une surveillance minutieuse.

Pour procéder à l'empierrement d'une chaussée, on utilise des machines locomobiles, dont les roues de l'arrière sont remplacées par deux grands rouleaux en fonte très-lourds et très-résistants. Ces rouleaux concassent des pierres disposées à l'avance et les forcent à s'enchevêtrer les unes dans les autres. On répand ensuite du sable fin ou des pierres tendres sur cette surface unie, afin d'en relier les diverses parties. Cette machine à vapeur est actionnée par un seul homme. Ce procédé donne pour résultat des routes excellentes, praticables par tous les temps, que les cyclistes des deux sexes brûlent avec ivresse. Ces locomobiles sont

mises à la disposition des communes, moyennant une redevance minime annuelle, pour les tassements et les réfections des chemins vicinaux.

Pourquoi, en Belgique, où les voies de communications, en général, sont détestables, ne créerait-on pas un service de l'espèce ?

Les bornes kilométriques portent des inscriptions indiquant les localités les plus rapprochées et leurs distances. Des poteaux métalliques munis de plaques lisibles, placés aux croisements des routes, des chemins principaux, à l'entrée des villes et des villages, donnent les mêmes avis aux voyageurs.

L'église de Boëvange se présente bien. Les églises du Grand-Duché sont toujours ouvertes, — on n'est donc pas obligé de recourir à un sacristain-quemandeur pour les visiter.

Retour à Useldange par le sentier de la rive droite parallèle à la voie ferrée.

## VI

### Ripweiler-Saeul

Quitter la place d'Useldange en longeant les ruines. Les murailles des jardins précédant les maisons sont couronnées de genêts aux grappes d'or, de giroflées blanches, d'œillels panachés rouges, dont le parfum embaume les alentours. Passer sous la ligne Noerdange-Bettingen. La route d'Arlon par Beckerich et Oberpallen se greffe sur celle de Luxembourg à Martelange. Après une montée, on arrive au hameau de *Ripweiler* (2,400 mètres).

Des savants soutiennent — à tort ou à rai-

son—que Ripweiler devrait être la *Rübweiler* (Villers-aux-Navets). Ce légume, si cher aux amateurs de canards, ne se trouve cependant pas à foison à Ripweiler.

Eglise moderne. Nous arpentons Ripweiler par une chaude matinée du mois d'août, sans y rencontrer âme qui vive. Les maisons, les cabarets même, sont clos. Aussi avons-nous abandonné ce village sans remords cuisant pour prendre, vers le Sud, la route de Martelange qui traverse *Sœul* (4,000 mètres).

\* \* \*

La chaussée, après avoir franchi le Schwabach, s'élève lentement le long d'un bois de chênes, pour gagner la crête de séparation des eaux s'épendant au Nord vers l'Attert et au Sud vers l'Eisch.

*Sœul*, croisière des routes vers Arlon, Martelange, Mersch et Luxembourg, remonte à une grande antiquité. On y a découvert des substructions romaines et des tombes franques contenant des armes, des objets de toilette et des bijoux de femmes.

On rencontre Sœul dans plusieurs documents sous les formes *Seyll*, *Sule*, *Sulima*. L'origine du nom serait *-el* mot celtique ayant la valeur de *regard*, *œil*. Cette signification de *Sul*, *Suil*, se retrouve, de nos jours, dans les dialectes gaéliques de la haute Ecosse et de l'Irlande. Cette localité occupe une situation admirable, d'où le regard s'étend à perte de vue sur la pittoresque vallée de l'Attert et les villages semés sur ses rives. Sœul a bien mérité, dans le langage celtique, le nom *d'œil de la vallée*.

Au moyen-âge. Sœul dépendait partiellement de la seigneurie de *Hölfels* (Hollenfeltz.) Il est cité dans un contrat passé en

1502 entre l'archevêque de Trêves, Eberhard, et Waléran, comte d'Arlon. En 1255, à la mort de son mari bien-aimé, Marguerite von der Feltz et Arnoux, son fils, vendirent au couvent de Clairefontaine les biens et les rentes qu'ils possédaient à Saeul, pour assurer, après leur décès, la félicité éternelle de tous les membres de leur famille. Saeul est un beau village. Quelques étrangers y séjournent durant l'été pour humer l'air des bois et des montagnes.

L'église (381 mètres d'altitude), fort modeste, renferme un tableau du *Christ au tombeau* sans valeur artistique. A signaler une bonne auberge avec verger spacieux, joliment arboré. Une blonde jeune fille, au gai minois, reçoit gentiment le voyageur altéré et fatigué.

A partir de Saeul, la route d'Arlon s'enfonce sous les arceaux du *Grosser-Wald* et aboutit à la *Geichel* (12 kilomètres).

Revenir par Schwebach et enfilier la traverse vers Useldange (5,200 mètres).

## VII

### Eischen-Clairefontaine

Le chemin de fer d'Useldange à Eischen suit les confins belges. Après Nœrdange, le train pénètre dans un tunnel percé sous le *Grosser-Wald*.

En face de la gare d'*Eischen* se trouve un hôtel engageant.

L'appellation de ce village dérive de la rivière l'Eisch. Il ne brille guère par la propreté. Les façades des maisons, en pierres, en briques, en torchis, en planches, sont précédées de mares infectes où barbottent et

picorent avec volupté porcs, poules, canards, dindons. L'Administration communale de l'endroit n'a cure de l'hygiène publique.

Sur le coteau Ouest se montrent l'école et l'église.

Afin d'oublier l'impression fâcheuse produite par l'aspect d'Eischen, nous conseillons d'aller à *Clairefontaine* (2,800 mètres).

\* \*

Un bon chemin empierré conduit sur le territoire belge, dans un site ravissant, solitaire, romantique, où s'élevait la florissante abbaye de Clairefontaine, fondée en 1216 par Ermesinde, comtesse de Luxembourg.

Ermesinde, dont le souvenir est si cher aux Luxembourgeoises, était la fille unique de Henri l'Aveugle, comte de Luxembourg.

Le nom d'*Ermesinde* est une modification romane de *Marguerite*, venant du latin *Margarita*, pierre précieuse. Dans l'intimité, Ermesinde devenait Ermansette.

Ermesinde, née en 1185, fut fiancée à l'âge de deux ans à Henri, comte de Champagne. Des raisons d'Etat la firent renvoyer à son père.

Fiancée ensuite à Thibaut, comte de Bar (1196), elle l'épousa vers 1199. Le traité de paix de Dinant, ratifié en novembre 1200, à Hastière, par Ermesinde, comtesse de Bar et de Luxembourg, porte la suscription suivante : « Thibaut, comte de Bar et de Luxembourg, mari de cette dame (1). » Une fille, Isabelle, naquit de ce mariage. Thibaut mourut le 12 février 1214.

---

(1) De Saint-Génois, *Monuments anciens*, T. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 918.

Sa veuve — pas du tout inconsolable — s'empressa de convoler en secondes nocés avec Waleran III, comte de Limbourg (juillet 1214) (1).

La belle et gracieuse Ermesinde — elle avait vingt-neuf ans, l'âge des passions vibrantes — mena son gentil et adoré mari au manoir de Bardenbourg, un de ses domaines, qui occupait l'emplacement d'un camp romain. Ce château, dont il ne reste pas de trace, couronnait une éminence boisée. Il donnait sur le vallon de Beaulieu, au fond duquel s'étale une prairie où le myosotis, le muguet, la violette, le bouton d'or croissent à l'envi.

Les nouveaux époux y coulèrent des heures de suprême félicité.

Cependant, Waleran dut quitter sa dame aimante pour aller châtier et mettre à la raison de misérables vilains qui avaient l'audace insigne de refuser la corvée et les redevances à leur très-haut, très-noble et très-puissant seigneur.

Cette brusque interruption dans sa vie d'ivresse désola l'énamourée Ermesinde. Toute langoureuse, elle parcourait mélancoliquement le délicieux vallon, pour se remémorer les doux instants passés avec son cher Waleran.

Un jour, accablée par la fatigue et la chaleur, elle s'assit sous un chêne touffu, au pied duquel bruissait une source limpide. La fraîcheur du lieu agissant sur la comtesse, elle ne tarda pas à s'endormir. Elle vit en songe une dame merveilleuse, tenant un en-

---

(1) Waleran III mourut en juin 1226. Il eut trois enfants d'Ermesinde : Catherine, Henri le blond et Gérard.

fant sur ses bras, descendre de la montagne et se diriger vers la fontaine. Bientôt la dame fut entourée d'un troupeau de moutons, qu'elle se plut à caresser les uns après les autres. Leur toison était d'une blancheur éblouissante, à l'exception d'une raie noire en forme de croix qu'ils avaient sur le dos.

Ermesinde s'étant réveillée, la vision disparut. Elle alla consulter un ermite vivant en odeur de sainteté et lui raconta son rêve.

A la suite de cette entrevue, Ermesinde fit bâtir dans ce lieu un monastère de l'ordre des Citeaux, pour filles nobles, et lui donna le nom de Clairefontaine (*Claravallis*). La comtesse dota généreusement le couvent et le choisit pour sa sépulture lorsqu'elle mourut, en 1246.

Cette opulente abbaye, que les seigneurs du pays ne cessèrent d'enrichir, conserva longtemps son renom de sainteté. Elle devint un pèlerinage très-fréquenté. Toutefois, le relâchement et les idées mondaines finirent par y pénétrer. Le 18 avril 1794, elle fut pillée et livrée aux flammes par les troupes républicaines du général Jourdan. Les douze religieuses qui l'habitaient s'étaient enfuies à Luxembourg la veille.

Des écrivains ont pris pour thème la fin dramatique de l'abbaye de Clairefontaine et en ont publié des relations plus ou moins romanesques. Ces livrets sont dénués de valeur historique.

Clairefontaine a été pendant des années un but de promenade pour la jeunesse arlonaise des deux sexes. Sous les yeux bienveillants de la vénérée Ermesinde, les couples allaient roucouler dans les ruines de ce somptueux monastère, qu'enjolivait une végétation luxuriante.

En 1875, les Jésuites d'Arion y firent construire une maison de plaisance. En fouil-

lant le terrain, on découvrit, sous une pierre tombale fruste, les débris d'un squelette informe. Immédiatement, on prétendit que ces ossements étaient ceux d'Ermesinde. A quand la béatification de la respectable comtesse ?

La chapelle moderne de cette villa renferme une statue de la Vierge en grès, que les paysans vont implorer journellement. Cette statue a garni la cheminée de la chambre à coucher du moulin voisin, — chambre occupée pendant cinq ans par un étudiant de l'Athénée d'Arlon.

Après avoir jeté un dernier regard sur ce vallon pittoresque, rejoindre Eischen, en longeant les murailles de l'école apostolique, où l'on façonne des missionnaires destinés à évangéliser et à civiliser (!) les peuplades de l'Asie centrale et du Congo.

On traverse à nouveau Eischen. A la bifurcation du chemin d'Hobscheid se trouve un calvaire rustique, représentant le Christ et les deux larrons. Ces effigies sont d'atroces caricatures.

## VIII

### La Geichel.

Au sortir d'Eischen, le chemin suit une pente douce, en dessinant vers la gauche une légère courbe. Au sommet du tournant on embrasse une charmante perspective. La vallée s'est élargie ; elle est limitée de toutes parts par des collines couvertes de bois touffus, qui enceignent des champs soigneusement cultivés et une prairie où murmure un filet d'eau cristalline. Au fond du tableau se montrent des toitures grisâtres à demi-cachées par un rideau d'arbres au feuillage vert sombre.

On accélère la marche pour gagner ce nid paisible, riant... C'est la *Geichel* (2,000 mètres)

Le lieu dit *Geichel*, qui appartenait autrefois au seigneur de Guirsch, est un humble hameau à cheval sur la frontière. Une des parties est belge, l'autre est luxembourgeoise. Cette dernière constitue un groupe d'habitations à l'embranchement du chemin d'Eischen et de la route vers Saeul et Mersch. Il comprend principalement le bureau de la douane grand-ducale appelé *Sagermühle*. Cette dénomination provient de la scierie de planches voisine, dont les scies sont mises en mouvement par une grande roue à palettes, que fait marcher un courant d'eau amené par une conduite en bois aérienne.

Vis-à-vis ce moulin s'élève un bâtiment très-simple aux blanches murailles. Sur le fronton de la porte, à laquelle on parvient au moyen de quelques marches, est gravé le millésime 1852. A côté, est l'entrée du jardin orné d'un parterre central où abondent les fleurs les plus éclatantes et les plus variées. Ce parterre est entouré de gloriottes et de berceaux en treillage sur lesquels s'enlacent la vigne vierge, la clematite, le chèvrefeuille le liseron.

Telle est la guinguette Dühren si chère aux habitants d'Arlon, visitée par tous les étrangers qui séjournent dans cette ville.

L'établissement mérite, à juste titre, d'être connu. On y boit du *Grechen*, petit vin blanc sûret, agréable au goût. Le verre de Grechen porte le nom singulier de *spécial*. L'aubergiste prépare parfaitement, en été, des écrevisses, et, en automne, des grives authentiques.

En quittant ce coin délicieux, tourner à gauche et suivre la route d'Arlon. Il serait difficile de trouver une route mieux entretenue. On passe la frontière marquée par des pyramides en fonte. A droite un chemin, menant à Frassem, cotoie une scierie (*jadis moulin d'Orjo*). C'est la *Getchel belge*.

La route solitaire, bien ombragée, grimpe et contourne une montagne plantée de pins, de mélèzes, de bouleaux. L'air est imprégné de senteurs vivifiantes. On escalade à pas lents la côte, en jouissant du calme qui règne dans cette belle nature.

On atteint la douane belge, puis le point culminant séparant le bassin de la Moselle du bassin de la Meuse.

Devant soi, au sommet d'une éminence, la flèche élancée d'une église se découpe nettement au-dessus d'une agglomération de maisons.

On est à *Arlon* (4 kilomètres).

## IX

### Arlon.

Arlon apparaît dans l'histoire au II<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire. Il figure dans l'*Itinéraire d'Antonin* et dans la *Table de Peutinger* comme relais de poste, sous le nom de *Orolaunum vicus* (1). Il se trouvait sur la voie romaine de Reims à Trèves. Son importance semble avoir été très-grande à cette époque. C'est ce que témoignent les vestiges de monuments romains et surtout les objets

---

(1) Au dire de certains archéologues le nom *Orolaunum* serait d'origine gauloise.

antiques que l'on y a retrouvés tels que : des statuettes en bronze, des autels votifs, des pierres sépulcrales.

Vers le milieu du huitième siècle, cet endroit devient, dans les documents latins, l'*Oppidum Arlonis*. Plus tard, en 870, dans l'acte de partage de l'Empire de Charlemagne, Arlon se montre sous son appellation moderne et se trouve compris dans la partie échue à Charles-le-Chauve.

Jusqu'à présent, aucun savant n'a pu donner une étymologie raisonnable du nom d'Arlon.

Une vieille tradition veut qu'Arlon dérive d'*Ara lunæ*, c'est-à-dire d'un autel consacré à la lune, ou à Diane, déesse adorée autrefois dans le pays. Cette origine d'*Ara lunæ* souleva une très-acerbe polémique, en 1744, entre le jésuite Bertholet, auteur de l'*Histoire du duché de Luxembourg et du comté de Chiny*, et un certain Bonaventure, capucin, auteur d'une brochure intitulée : *L'ancienne tradition d'Arlon injustement attaquée par le R. P. Bertholet*.

Le démêle s'envenima et les deux religieux en vinrent aux injures grossières. Cette passe d'armes discourtoise n'a produit rien qui vaille.

Le château-fort d'Arlon, bâti sur le faite d'une colline, au pied de laquelle naît la Semois, était la résidence d'un comte, qui reçut plus tard le titre de marquis (1). Ce

---

(1) Dans un engagement daté du mois de mars 1280, Henr, comte de Luxembourg et marquis d'Arlon, déclare tenir en fief de Gui, comte de Flandre et marquis de Namur, le château et le village de Poilvache (de Reiffenberg : *Monuments pour servir à l'histoire de provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, T. 1., page 18.

domaine était un fief relevant des comtes de Luxembourg. En 1070, il fut réuni au comté de Limbourg. A la suite du mariage de Waleran III, comte de Limbourg, avec la fameuse Ermesinde (1214), les Arlonais rentrèrent dans la feaute de la maison de Luxembourg.

Dès lors, Arlon resta intimement lié aux destinées du comté de Luxembourg.

Au moyen-âge, les habitants de ce bourg devaient être à leur aise, puisqu'en 1345 le roi Jean de Bohême reconnaît avoir emprunté 20 368 florins d'or (1,200,000 francs au pouvoir de l'argent actuel) à un de ses conseillers, Arnould d'Arlon, et l'autorise à récupérer ces fonds au moyen des revenus de la prévôté d'Arlon et de la ville de Bastogne.

Arlon eut à supporter de terribles catastrophes

Incendié par accident le 27 mars 1426, il ne resta rien de ses maisons et de ses édifices publics. Un siècle plus tard, en 1542, Arlon, rebâti, est livré au pillage par les Français du duc d'Orléans fils de François I<sup>er</sup>. Quelques années après, le duc de Guise le détruisit de fond en comble (1558). C'est alors que disparut l'antique château, le berceau de la ville.

Mis à sac en 1568 par des bandes de soudards, Arlon brûla de nouveau en 1569. En 1604, il fut saccagé par des maraudeurs hollandais. En 1661, un violent incendie réduisit en cendres l'église paroissiale, l'hôpital, la halle des bouchers, le couvent des Carmes et quantité de maisons. Dévasté par les Français en 1681, il resta entre leurs mains de 1684 à 1697. Enfin, il fut rançonné et ruiné tour à tour par les Autrichiens et les Français de 1793 à 1794.

Arlon, sous la domination française, fut compris dans le département des forêts jus-

qu'en 1815, époque où la Belgique fut jointe à la Hollande.

Telle est l'histoire lamentable d'Arlon, devenu, après 1830, le chef-lieu de la province de Luxembourg.

..

La route de Mersch se confond avec celle de Longwy et finit aux premières maisons d'Arlon.

On longe une caserne composée de deux bâtiments rectangulaires convenablement aménagés. Cette caserne attend patiemment son aile gauche depuis 1838.

A signaler une élégante synagogue élevée aux frais de la commune, puis l'Athénée. Un peu plus loin, une lourde bâtisse blanchâtre de style rococo, avec perron carré, a longtemps servi d'Hôtel provincial. Elle a abrité ensuite le *Casino civil et militaire*, qui, depuis 1875 a installé ses pénates dans un quartier de la ville plus moderne.

A droite, la rue des Carmes conduit à un large escalier avec paliers établi sur voûtes, enjolivés de piliers surmontés de croix, figurant l'ensemble d'un calvaire inauguré en 1848. Au sommet se trouve l'église Saint-Donat, protégée des ardeurs du soleil par de superbes tilleuls. Cette église assez détériorée n'offre rien de saillant. Elle faisait partie du couvent des Capucins construit en 1626 sur l'emplacement de l'ancien manoir comtal.

On y conserve précieusement une amulette de saint Donat, patron de la ville. Cette amulette a pour vertu essentielle d'éloigner les orages. Malgré ce préservatif, l'édifice a été foudroyé à maintes reprises, et quelques habitants ont l'audace inouïe de soutenir qu'un paratonnerre bien disposé ferait mieux l'affaire.

Dans un recoin de la cour, contempler un groupe de personnages grotesques en grès peint représentant *Jésus au Jardin des Oliviers*. Le Christ est paré d'une auréole qui rappelle à s'y méprendre le parasol de Robinson Crusoe.

Les bâtiments du couvent servent d'hôpital militaire. A l'extrémité du jardin, on jouit d'un beau point de vue sur la contrée environnante, parsemée de bois et de vallons disparaissant sous des épaisseurs de verdure.

De paisibles villages surgissent çà et là et brillent au soleil.

Tout à l'horizon, on distingue Longwy et Luxembourg.

Au pied du monticule se développe la ville haute, composée du marché au beurre, de la Grand' Place — au milieu de laquelle surgit un immense crucifix sur socle — et du quartier populeux dit *Hetschegass* ou *Hetschengas* (corruption de *Heide*, païen, et de *Gasse*, rue). Il y a une trentaine d'années, ce quartier était un entrelacement de ruelles étroites, sordides, insalubres, mal famées. La pioche de l'Administration communale a complètement transformé cette agglomération, — tout au moins sous le rapport hygiénique, — en y perçant des rues bien aérées.

Un passage avec degrés, mettant en communication la place avec la Grand'Rue, débouche à proximité de l'église Saint-Martin. Les maisons bordant un des côtés de cette artère principale sont adossées au mur de l'ancienne enceinte qui soutient la ville haute.

En entrant sous le porche, supportant la tour de l'église, on aperçoit sur une pierre, formant clef de voûte, un écusson armorié dont l'origine est inconnue. Cette église, grossièrement récrépie à l'extérieur, n'est ni

plus belle ni plus intéressante que celle de Saint-Donat.

En la contournant, on parvient sur la place Léopold qu'encadrent le parc orné d'un kiosque coquet, où se font entendre les harmonies de la garnison et de la localité, — l'Hôtel du gouvernement provincial, édifice massif en grès jaunâtre, — et le Palais de Justice, d'un style gothique moderne douteux, auquel on arrive par un perron double. Sous ce perron, dans un réduit grillé, on voit quatre mignons canons inutiles, dont un seul est encore monté sur affût. Depuis 1839, ces pièces d'apparat servaient à exercer la demi-batterie d'artillerie de la garde civique. En 1892, elles ont été mises au rancart et remplacées par deux canons lisses en fonte à chargement par la culasse, dus à la munificence du gouvernement, afin de permettre à la milice citoyenne de solenniser les festivités par des salves.

La rue de la Station, dévalant vers la gare, — dont l'importance croît chaque jour, — est bordée de maisons et de villas enguirlandées de capucines, d'égliantiers, de lierre.

Le Musée archéologique (rue de Diekirch) contient une remarquable collection de pierres tombales, de bas-reliefs, de statues, etc., remontant à l'époque belgo-romaine. C'est un des plus riches de la Belgique ; il vaut la peine d'être parcouru.

La population de cette petite ville ne dépasse guère 8,000 habitants. Elle se compose principalement de fonctionnaires, car Arlon, chef-lieu de province, possède tous les rouages administratifs de la machine gouvernementale. La vie y est régulière, monotone.

Le beau sexe est digne d'une mention spéciale. Les jeunes filles — si elles ne sont pas excessivement jolies — ont de l'amabilité, de l'enjouement, de la grâce, un grain de coquetterie et un petit accent original qu'elles doivent au patois allemand du pays.

La jeunesse arlonaise danse beaucoup en toutes saisons. Pendant l'été, au *Jardin Walzing*, situé à un kilomètre de la ville, à la croisière des routes de Longwy et de Luxembourg, on organise le dimanche, après le concert donné par la musique militaire, des sauteries et même des bals brillants fort fréquentes.

On peut retourner à Useldange en prenant la ligne de Luxembourg jusqu'à Bettingen.

La première station est *Autelbas*, d'où se détache la voie ferrée vers Longwy. Sur la colline, à gauche, *Autelhaut* et son église. Les seigneurs d'*Autel* ont fait belle figure dans l'histoire du Luxembourg.

Après *Sterpenich*, frontière belge, on arrive à *Bettingen*, douane grand-ducale ou plutôt allemande, car le Grand-Duché fait partie du *Zollverein* (Union douanière). Arrêt d'une heure.

Pour gaspiller le temps on peut visiter *Hagen* (2 000 mètres), que traversait jadis la chaussée romaine de Trèves à Arlon. Ce village est loin d'être propre. L'église, entourée du cimetière, date de 1871, comme l'apprend un chronogramme en mauvais latin affiché au-dessus de l'entrée.

A tous les instants, les passants doivent s'écarter vivement pour livrer passage à des troupeaux de vaches, de chèvres, de porceaux, regagnant leurs étables, sous la surveillance du pâtre public sonnant de la corne.

On rebrousse chemin au plus vite afin de ne pas manquer le train d'Useldange, qui met une heure pour parcourir vingt kilomètres.

## X

### **Mersch et la Visite des vieux châteaux**

On peut aller à Mersch de deux façons :

1° Arpenter la route Useldange-Saeul-Mersch (12,000 mètres), — long ruban à dévier n'offrant aucun intérêt.

2° Utiliser la voie ferrée Useldange-Ettelbruck-Mersch.

Ce dernier trajet procure l'avantage précieux d'atteindre Mersch de bon matin, frais, dispos, et d'entreprendre dans de parfaites conditions la belle excursion appelée vulgairement *la Visite des vieux châteaux*.

En sortant de la gare de Mersch, on arrive tout de suite à la bifurcation des chaussées d'Ettelbruck et d'Arlon, où l'on traverse l'Eisch sur un pont de pierres.

*Mersch* tire son origine d'une villa gallo-romaine, *Marisca*.

Sigefroid, premier comte de Luxembourg, fit don en 993, à l'abbaye de Saint-Maximin, de Trèves, d'une propriété qu'il possédait à *Marisch*. En 1237, Thierry, échanson de la comtesse Ermesinde et seigneur de Mersch, abandonna une partie de ses biens allodiaux pour agrandir le prieuré de Marienthal. Ermesinde contresigna l'acte de cession, protégea le couvent et nomma Thierry grand justicier de la noblesse luxembourgeoise (1244).

Au XVII<sup>e</sup> siècle, par suite d'un mariage, cette seigneurie passa dans la maison de La Rochette (Fels).

Mersch occupe une situation délicieuse dans le bec formé par l'Eisch et la Mamer, avant leurs jonctions avec l'Alzette. Ce village consiste en une longue et large avenue. Dans une auberge bien achalandée, on débite des eaux-de-vie excellentes de *quetsch* (prunes communes) et de *mirabelles*.

Au centre de la place s'élève, isolée, la tour carrée à coupole de l'église romane démolie en 1851. Une dalle de grès rouge, encastrée dans le mur, présente en demi-relief un chevalier armé de toutes pièces. Le rez-de-chaussée sert à remiser des pompes à incendie.

La nouvelle église est une construction lourde, de mauvais goût, en style pseudo-grec, précédée d'un escalier avec péristyle, dont l'effet est déplorable. Vers la gauche, un château du XVII<sup>e</sup> siècle converti en ferme. Le fronton de la porte charretière est surchargé d'armoiries.

## XI

### Schoenfels.

La route, à la sortie de Mersch, suit la rive gauche de la Mamer, atteint le hameau de *Schoenfels* (4 000 mètres) et côtoie une maison de campagne, derrière laquelle un vieux château restauré, avec donjon, tourelles et murs crénelés, s'harmonise excellemment avec le paysage.

Le rocher qui domine ce château recèle

une excavation profonde appelée *Wichtelstloch* (trou aux nains).

Cette bourgade paraît sous le nom de *Schindele* ou *Schindels* dans un document de 1182.

Une jolie anecdote explique la transformation de *Schindels* en *Schönfels*.

Certain jour, la noble et fière châtelaine de *Schindels*, accompagnée de son unique enfant, Everart, âgé de cinq ans, alla à la rencontre de son mari, qui chassait le cerf.

Parvenue au sommet du plateau qui surplombe la vallée de la Mamer, elle entendit les aboiements de la meute et le son du cor annonçant l'hallali. Elle assit son fils à l'ombre, sous un buisson d'aubépine en fleurs, et se dirigea vers les chasseurs.

Lorsqu'elle revint sur ses pas pour rejoindre Everart, celui-ci avait disparu. Inquiète, errant çà et là, elle arrive au bord d'un précipice et pousse des cris désespérés... L'écho seul répondit à sa voix.

La jeune mère anxieuse, enfiévrée, tout en larmes, s'engagea dans un rude sentier de chèvres enchevêtré de framboisiers sauvages et de ronces, le descendit en se cramponnant aux branchages et atteignit une vaste prairie. Elle ne savait où aller, lorsqu'elle aperçut son enfant agenouillé dans l'herbe, tressant des couronnes de marguerites. Elle se précipita sur lui, l'enleva dans ses bras et l'embrassa éperdûment.

En souvenir de cet heureux événement, le seigneur de *Schindels* éleva une chapelle sur le point culminant du rocher et l'appela *Schönfels* (belle roche).

Cette chapelle, qui a donné son nom au village, existe encore en face de la grotte.

## XII

### **Marienthal**

En sortant de Schönfels, à droite, un chemin raboteux escalade la hauteur. Près des débris d'une chapelle, il pénètre sous bois, puis descend dans le vallon étroit, agreste, solitaire de l'Eich, où s'élevait jadis l'abbaye de *Marienthal* (2,500 mètres).

L'origine de cette abbaye est absolument légendaire.

Au printemps de 1230, Thierry, seigneur de Mersch, écuyer tranchant et ami de la comtesse Ermesinde, visitait ses propriétés rurales, afin de contraindre les tenanciers à payer de menues dimes sur le bétail et les légumes.

Arrivé au coude de la rivière, il vit dans le creux d'un chêne une statuette en pierre de la Vierge. Il l'enleva et la transporta dans son oratoire. Le lendemain, la statuette avait disparu.

Ce grave événement fut annoncé à son de trompe. Un paysan vint déclarer que la Vierge était retournée à son ancienne place. Thierry alla la reprendre et l'enferma dans une chasse bien verrouillée, qu'il plaça à la tête de son lit. A son réveil, la chasse était vide. La statue avait rejoint son chêne. Le fait se reproduisit une troisième fois. En présence de cette obstination, Thierry fit construire une chapelle au pied de l'arbre et y installa la statuette en grande cérémonie.

Des points les plus éloignés de la région, des pèlerins accoururent en foule pour implorer l'assistance de cette madone miracu-

leuse. Quelques années après, le Sire de Mersch transforma la chapelle en prieuré pour filles nobles et lui donna le nom de Marienthal (*Marice vallis, Val de Marie*).

Grâce à la puissante protection d'Ermesinde, ce monastère ne tarda point à devenir le plus opulent du Luxembourg (1237).

A la même époque, la jeune, jolie et bonne Yolande, fille du comte de Vianden et de Marguerite de Courtenay, ayant refusé net d'accepter l'époux que ses parents lui imposaient, voulut se faire religieuse. Une lutte sans répit s'engagea entre la mère et la fille. La comtesse pour plier Yolande à sa volonté, l'enferma dans un cachot noir du château de Vianden, — cachot que l'on montre encore aujourd'hui.

La pauvre résista pendant deux ans aux exigences maternelles.

De guerre lasse, on l'autorisa à prononcer ses vœux au couvent de Marienthal, dont, plus tard, elle devint abbesse.

Cette abbaye a été supprimée en 1783 par Joseph II, puis démolie en 1793.

Les pierres provenant des bâtiments de Marienthal ont servi en 1826 à la construction du haras de Walferdange (1), devenu depuis 1842 la résidence d'été du grand-duc.

Les vieilles murailles qui clôturaient les jardins sont encore debout. Elles délimitent les dépendances d'une ferme. *Sic transit gloria mundi!*

---

(1) Village sur l'Alzette, à une lieue au Nord de Luxembourg.

### XIII

#### Hœlfels

A 500 mètres environ de Marienthal, vers le Nord-Ouest, on aperçoit, établis sur un rocher à pic, un bâtiment de belle apparence du XVII<sup>e</sup> siècle et un imposant donjon carré flanqué d'une tour ronde. C'est le château de *Hölfels*, appelé à tort *Hollenfetz*. Le manoir de *Hölfels* (rocher creux) emprunte ce nom à la roche caverneuse sur lequel il est bâti.

Le 11 janvier 1267, Ludolfus, damoiseau de Hölvels, apposa son sceau sur une donation de biens faite au couvent de Marienthal par Heynemannus dit Muschet, d'Useldange. Jean de Hölfels remplissait, en 1330, les fonctions de justicier de la noblesse de Luxembourg.

Le 9 août 1475, Charles-le-Téméraire mandait par lettre au seigneur de Fay, son lieutenant au Pays de Luxembourg, que Thierry d'Autel, sire de Hölfels, était dispensé, pour cause d'obésité, de servir en personne, à condition de se faire remplacer par des gens suffisants, *parce que nous savons et cognoissons que Thierric d'Autel, seigneur de Hölvelz, est fort pesant de sa personne. Nous le deschargames l'année passée de nous faire service de sa dite personne.*

Si ce castel ne subit point le sort des châteaux-forts assiégés et démantelés en 1683 par le duc de Boufflers, lieutenant-général de Louis XIV, c'est grâce à la pusillanimité du sire de Hölfels. Au premier coup de canon, ce seigneur s'empressa d'aller respectueusement offrir les clefs de son manoir au général français.

Le titre de seigneur de Höfels était porté, en 1792, par le comte de Brias, lieutenant-colonel de cavalerie au service de l'Autriche.

On peut s'adresser au fermier qui habite la chapelle pour visiter le château, propriété du comte Marchant d'Ansembourg.

Il existe sur Höfels une légende originale, remontant à l'époque où, invariablement, le diable se laissait berner.

Le brillant chevalier Ulrich de Höfels, joueur effréné, perdit en une nuit, sur un coup de dé, sa fortune, ses armes, ses chevaux, son château, — comme son contemporain *Robert de Normandie*.

Rentré dans son manoir Ulrich réfléchit au triste sort qui l'attendait le lendemain. Ruiné, sans abri, il serait plus misérable que le dernier de ses manants. Il se décida à demander le secours du diable.

Messire Satan, magnifiquement habillé de rouge, répondit à cet appel désespéré. Il remit à Ulrich une sacoche en cuir, en lui prescrivant de la suspendre chaque soir à l'un des créneaux du donjon. Il la trouverait le matin remplie de pièces d'or. Mais, ajouta-t-il, en échange de mes bons offices, tu me donneras ton âme.

Ulrich accepta la proposition. Après la disparition du démon, il regretta ce marché imprudemment conclu, car, dans ces temps d'exaltation religieuse, les âmes — même celles des chenapans et des mécréants — avaient une valeur réelle.

Afin de mystifier son créancier diabolique, il enleva le fond de la sacoche avant de l'attacher au créneau.

A peine fut-elle accrochée que des ducats s'éparpillèrent avec un son joyeux dans la cour d'honneur.

Satan, dépité, redoubla de vitesse, et l'or s'amoncela rapidement au pied du donjon.

Ulrich, devinant la pensée du Malin, appela ses serfs à son aide. Ceux-ci munis de pelles et de pioches s'efforcèrent d'aplanir le monceau de pièces d'or qui, s'élevant toujours, menaçait d'atteindre le sommet de la tour et, par conséquent, de remplir la sacoche.

Mais le tas grandissait, grandissait sans cesse...

Soudain, la cloche de l'église du village tinta l'Angelus... Des cris affreux se firent entendre.

Les travailleurs, épouvantés, levèrent les yeux vers la plate-forme du donjon... Un fantôme blanc, armé d'une épée flamboyante, chassait le roi des enfers.

Le chroniqueur termine en disant qu'Ulrich paya ses dettes avec l'argent du diable, renonça à sa vie dissolue, fonda force monastères et fut surnommé le *Généreux*.

## XIV

### Ansembourg

De Hoelfels à *Ansembourg*, il y a seize cents mètres. La vallée se resserre considérablement. On longe les murs du nouveau château d'Ansembourg, construction du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au tournant de la route, sur un ponceau, on débouche devant un merveilleux paysage. Au faite d'un rocher inaccessible se profilent, sur un fond verdoyant de chênes et de hêtres, dont les branches s'entrelacent entre elles, le donjon, la chapelle et les murailles crénelées, à moitié ensevelies sous le lierre. de l'ancienne forteresse féodale d'Ansembourg, jadis repaire de barons fainéants et rapaces.

Le 22 février 1237, Daniel, seigneur d'Ansembrouch, fit donation d'une terre bien plantée au couvent de Marienthal.

En 1683, Boufflers et ses soldats démantelèrent ce château-fort.

Un spectre hante, dit-on, ces ruines. Au temps passé, les barons d'Ansembourg étaient notoirement connus pour leur aveugle brutalité. Un d'entre eux, Rodolphe, avait épousé la jeune, belle et vertueuse Alix, fille du sire de Septfontaines.

Certain soir, Rodolphe, revenant de Luxembourg, trouva près du pont-levis de son castel un messager porteur d'une lettre. Après s'être débarrassé de son armure, il ouvrit la missive. Un correspondant anonyme lui conseillait de surveiller sa femme qui, pendant ses absences, allait coqueter à Septfontaines avec un varlet.

Transporté de fureur, Rodolphe, sans réfléchir, pénétra dans l'oratoire d'Alix. La jeune mère, les cheveux flottant sur ses épaules, berçait dans ses bras son premier-né en fredonnant une languissante vilanelle. Rodolphe la tua froidement d'un coup de stylet. Aidé de son écuyer, il jeta le cadavre dans une oubliette.

Le lendemain, Rodolphe, très-repentant, se précipita de la plate-forme du donjon sur les rochers à pic qui servent de fondation au manoir.

Depuis ce jour, lorsque le vendredi tombe le 13 du mois, le spectre du baron apparaît, à minuit, au sommet de la tour et y pousse des clameurs éperdues.

Le fermier, habitant une dépendance des ruines, attribue ce tapage nocturne aux bouboulements plaintifs des hiboux et aux croassements des corbeaux, qui pullulent dans la contrée.

## XV

### Septfontaines

La route suit l'Eisch, coulant au pied d'un coteau boisé. Remarquer sur la rive droite, à l'issue d'un pont, le hameau de *Rodt*.

En prenant ses aises, on arrive à *Simmern* ou *Septfontaines* (6 kilomètres).

Des savants antiquaires assurent que *Simmern* est une contraction de *Siebenborn* (sept fontaines), appellation provenant des filets d'eau nombreux qui jaillissent du roc sur lequel était assis le château.

D'autres sérieux étymologistes soutiennent que *Septfontaine* doit son origine au préfixe celtique *sep* (sans) et au mot *fontaine*, parce que cette localité ne possède aucune fontaine.

En présence d'une pareille divergence d'opinions, la solution de la question est difficile.

Les restes du manoir se dressent sur le versant d'une colline escarpée, moussue, herbeuse. Les tours éventrées, reliées entre elles par des murs épais qu'envahissent des plantes grimpantes, ont encore, malgré leur délabrement, un aspect formidable.

Un sentier gravit la hauteur. A l'intérieur de la ruine, on marche sur des amas de décombres, où croissent des touffes d'arbrisseaux. D'une meurtrière, le regard embrasse le village bien groupé et la vallée de l'Eisch.

Les historiens attribuent ce castel aux Romains. Des fouilles opérées dans les environs ont mis au jour des tombes renfermant des armes gauloises et romaines.

Un titre de 1194 mentionne le nom de Tider de Simmern. En 1223, Jean de Septfon-

taines reconnaît tenir en fief de la comtesse Ermesinde son château et sa terre.

Cette seigneurie dépendait du marquisat d'Arlon. Des membres de la famille de Septfontaines furent prévôts et justiciers de la ville d'Arlon. Marguerite, dame de Septfontaines, prieure de Marienthal, dernier rejeton de cette ancienne maison, mourut en 1419.

En 1785, un pâtre logeant dans les écuries mit, par mégarde, le feu au château. Il fut détruit.

L'église, de style ogival primaire, a de l'apparence. Au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, son fondateur, Thomas de Septfontaines, y établit un *personnat*, c'est-à-dire un bénéfice accordant au curé la préséance sur les chanoines sans prébende.

Dans le cimetière, entourant l'église, se trouve un groupe en grès, œuvre grossière d'un maçon. Ce groupe représente la mise du Christ au tombeau. Les personnages peinturlurés sont, paraît-il, la Vierge, Marie-Madeleine, Marie-Jacobé, Salomé, saint Jean, Joseph d'Arémathie et Nicomède.

A côté du cimetière, une auberge.

Pour rejoindre Useldange, on se dirigera sur *Hobscheid* (4 kilomètres), puis sur la station d'Eischen (2,500 mètres).

## XVI

### **Ettelbruck-Michelau**

Le train met une grosse demi-heure pour parcourir les seize kilomètres séparant Useldange d'*Ettelbruck*. En passant, on aperçoit, sur la rive gauche de l'Attert, les maisons du village de *Berg*, dissimulées en partie par des arbres fruitiers. Sur le flanc de la hauteur verdoyante, en face du con-

fluent de l'Attert et de l'Alzette, s'élève, au milieu d'un parc, le château domanial en pierres rouges reconstruit en 1845.

Cette magnifique propriété appartient à Adolphe de Nassau, grand-duc de Luxembourg. Son fils et héritier Guillaume, général autrichien, marié en 1893 à Marie-Anne, duchesse de Bragance, en a fait son séjour d'été. Lorsque le château est habité, on arbore sur la plate-forme de la tour un drapeau aux couleurs nationales.

La gare d'Ettelbruck, croisement des réseaux ferrés Guillaume-Luxembourg et Prince-Henri, prend chaque jour plus d'importance. Ces lignes, construites dans un but uniquement industriel, sont placées sous la direction de fonctionnaires prussiens, qui, il faut en convenir, sont polis. Un gendarme grand-ducal de bon air assiste flegmatiquement et silencieusement à l'arrivée des trains.

La dénomination d'*Ettelbruck* proviendrait, selon certains historiens, de *Ethel*, *Ettzel* ou *Atzel* (Attila), et de *bruck* (pont), en souvenir du pont que le farouche roi des Huns aurait fait établir sur la Sûre avant d'envahir la Gaule, — suivant d'autres, de *Edel* (noble) et de *bruck*. Une charte de 901 mentionne que l'empereur d'Allemagne Arnoul avait fait don d'Ettelbruck à l'abbaye d'Echternach.

Une large rue bordée de cafés et de boutiques conduit au Centre de ce gros bourg, qui offre peu d'intérêt. Sur une place, entourée de tilleuls, se trouve une église en forme d'hémicycle d'un goût équivoque.

Cette rue franchit l'Alzette, avant sa réunion avec la Sûre, sur un pont de cinq arches. Du milieu de ce pont, on jouit d'un beau coup d'œil sur une plaine enserrée par des monticules recouverts de jardins, de ton-

nelles, de villas. A une centaine de mètres du débouché du pont, à droite, un grand bâtiment carré, bien emménagé, sert de refuge aux vieillards et aux infirmes du Grand-Duché.

\* \* \*

Dix minutes de train d'Ettelbruck à *Michelau*, petit village pelotonné sur le flanc d'une haute colline. Après avoir longé le talus du chemin de fer, passer le pont de la Sûre et suivre ensuite un sentier pierreux, malaisé, sans ombre, rampant en zigzag sur la pente dite : *Laërlei*. Cette traversée abrège le trajet de moitié et rejoint, au sommet du plateau, la route de *Burscheid*.

Etendu sur un tapis de gazon afin de reprendre haleine, on a devant soi un panorama superbe. Tout au fond d'un vallon étroit, la Sûre vagabonde en capricieux méandres dans les vergers de Michelau, — dont les maisons, aux toitures bleuâtres, s'étagent sur la rive gauche, — puis disparaît par moment derrière des masses de rochers. Les crêtes arides des collines parsemées de bruyères, de maigres bouquets de pins, de fougères, bornent l'horizon. A droite, la route serpente jusqu'au village de *Burscheid*, que surmonte le clocher effilé de l'église (510 mètres d'altitude).

De temps en temps, le coup de sifflet d'une locomotive et le grondement sourd d'un train qui sort d'un tunnel percé dans la montagne troublent le calme de cette solitude.

## XVII

### **Burscheid**

Un chemin ombragé, émaillé de pâquerettes, conduit à une porte romane voûtée,

agrémentée d'un mâchicoulis et flanquée de deux tours circulaires démantelées. Cette porte donne accès dans la première enceinte du château de *Burscheid*.

Ce castel féodal, bâti sur la cime d'un mamelon contourné de trois côtés par la Sûre, commande la vallée (420 mètres d'altitude). Il n'était abordable que par un seul endroit.

Après avoir traversé successivement trois enceintes, on pénètre dans la ruine. De ce burg redoutable, il ne subsiste que des tours décapitées aux embrasures béantes, un donjon disloqué et lézarde de fissures profondes, des murs déchirés, des souterrains effondrés, des fouillis de décombres et de pierres noircies, parmi lesquels poussent des mûriers sauvages. Les mélèzes, les chênes et les hêtres, qui croissent dans les fossés à moitié comblés, enveloppent ces ruines sombres d'un manteau de verdure admirable.

Un vieillard minable, porteur d'un gros volume in-folio, sort d'une échauguette croulante et s'avance vers nous. Le livre traite de l'histoire de Burscheid, ou plutôt des faits et gestes de la famille de Metternich. Après l'avoir examiné, chacun signe un registre *ad hoc*, en glissant quelques sous dans les mains du pauvre hère. Beaucoup de noms allemands, anglais, hollandais, luxembourgeois ; — les noms belges y sont très-clairsemés.

Le château de Burscheid occupe l'emplacement d'un *castellum* (tour de garde romaine). En face des ruines, sur la rive gauche de la Sûre, on a retrouvé un tronçon de voie romaine d'une longueur de cinq cents mètres.

Les seigneurs de Burscheid prirent part aux croisades. Dans un acte du mois de mars

1233, Sohier de Burscheid se déclare homme-lige de la comtesse Ermesinde, — c'est-à-dire qu'il lui doit l'hommage entier sans restriction. Le 11 mars 1287, Soyerus de Burscheid, justicier des nobles de Luxembourg, applique son sceau sur une donation faite au couvent de Marienthal par un seigneur de Sterpenich. Un membre de cette famille, Jean de Burscheid, fut tué à la bataille de Wœringen (1288), en défendant son suzerain Henri VI, comte de Luxembourg, blessé mortellement.

Les seigneurs de Burscheid ont joué un rôle considérable dans l'histoire du pays. En 1515, le domaine de Burscheid, tombé *en quenouille* faute d'hoir mâle, passa, à la suite d'un mariage, dans l'ancienne maison féodale de Metternich et y resta jusqu'à l'invasion française (1794).

En 1685, Henri de Metternich, maréchal héréditaire du Pays de Luxembourg, seigneur de Burscheid, évita le bombardement dont le menaçait de Boufflers, en lui remettant, sur un coussin, les clefs de son manoir.

Le château, acheté en 1803 par un certain Erbschenk, fut démoli en 1812 et les matériaux, tels que cuivre, fer, plomb, etc., vendus pour fr. 6,528.50. Revendu plus tard au notaire Vannérus, de Diekirch il appartient aujourd'hui au baron de Blochausen.

Une anecdote curieuse, dont un Metternich fut le héros, trouve naturellement sa place ici.

Au mois de mai 1681, pendant une séance du Conseil provincial de Luxembourg, un conflit violent surgit entre Henri de Metternich, baron de Burscheid, président du susdit Conseil, et Philippe de Neufforge, le puissant abbé du couvent d'Echternach, à la

suite d'un droit de prééminence. Après des voies de fait, Philippe de Neufforge et les conseillers religieux quittèrent la salle des délibérations. Le lendemain, l'abbé fulmina une sentence d'excommunication contre le baron.

L'affaire fut portée devant le gouverneur, comte de Croy ; mais celui-ci s'abstint d'émettre un avis. Le Pape, au contraire, approuva la conduite de l'abbé.

L'Empereur d'Allemagne, Léopold II, choisi comme médiateur, décida que l'interdit serait levé, à condition que le sire de Burscheid irait à Echternach présenter des excuses à l'abbé.

Metternich accepta le jugement et prévint Philippe de Neufforge qu'il lui donnerait toute satisfaction.

Vers la fin de septembre, le baron de Burscheid, escorté d'une brillante chevauchée composée de vingt quatre écuyers magnifiquement vêtus et bien armés, fit son entrée à Echternach.

L'abbé, fier de se voir l'objet d'une pareille démonstration, ordonna d'installer le Maréchal et sa suite dans une aile du monastère et de les traiter royalement aux frais de la communauté.

Ces écuyers fringants ne s'ennuyaient pas à Echternach. Le matin, ils chassaient, pêchaient, se promenaient dans les bois, jouaient aux échecs ; — le soir, ils banquettaient et faisaient ripaille pendant une partie de la nuit.

Au bout de quinze jours, l'abbé, ne voyant pas arriver la demande d'audience, dépêcha son secrétaire auprès de son hôte pour pressentir ses intentions. Metternich répondit que l'Empereur n'ayant point fixé la date de la réparation, il avait résolu d'attendre et

qu'au surplus il avertirait l'abbé de sa visite en temps opportun.

Les jours se suivirent et se ressemblèrent.

Le sommelier, le pêcheur, le panetier, le maître d'hôtel vinrent déclarer en geignant à l'abbé que les caves se vidaient, que les viviers commençaient à manquer de poissons, que la provision de farine s'épuisait et que bientôt il faudrait entamer la réserve de bétail pour héberger ces étrangers audacieux.

L'abbé réunit incontinent le Chapitre général et exposa sincèrement la situation. Il était constant que le baron de Metternich voulait ruiner l'abbaye en prolongeant son séjour à Echternach. Pour mettre un terme à cette occupation *manu militari*, il proposa de lever l'excommunication et de faire connaître au châtelain de Burscheid que le chapitre abbatial considérait sa démarche comme suffisante.

Cette décision, ratifiée par l'assemblée, fut transcrite sur parchemin, scellée du grand sceau et portée à Metternich.

Celui-ci était à dîner quand on lui remit la missive. Après en avoir donné lecture à ses accolytes, il pria le messager de mander au seigneur abbé qu'il irait le lendemain le remercier de sa somptueuse réception, afin de célébrer la réconciliation le verre à la main.

Philippe de Neufforge dut s'exécuter. Il réunit à sa table le sire de Burscheid, les écuyers et les moines. On toasta bruyamment en se jurant une amitié éternelle.

Au point du jour, le châtelain et sa joyeuse escorte retournèrent à Burscheid. Depuis lors, le manoir et l'abbaye vécurent en bonne intelligence.

Peu de temps après, à Luxembourg, dans une cérémonie publique, un grand seigneur

autrichien complimenta l'abbé d'Echternach sur la brillante satisfaction qu'il avait obtenue du maréchal de Metternich.

— Merci de vos félicitations, mon seigneur, répondit de Neufforge, mais je vous avoue que trois réparations pareilles suffiraient pour ruiner complètement mon abbaye.

\* \* \*

Descendre la montagne, prendre le train à Michelau et rejoindre Useldange par Ettelbruck.

## XVIII

### **Une partie de pêche dans la Sûre supérieure.**

Une partie de pêche dans la Sûre supérieure, combinée avec une excursion à Eschle-Trou, avait été organisée avec un soin méticuleux.

Le groupe de touristes cantonné à Useldange, comprenant deux aimables dames, quatre fillettes, deux jeunes gens, un grand amateur de pêche et l'auteur de ces notes, devait se rendre à Ettelbruck pour y rallier un second contingent de pêcheurs.

Le jour de la mise à exécution du projet était fixé, le garde-pêche prévenu. On avait commandé à Bockoltz — localité choisie pour la halte — un repas dont les truites délicates de la Sûre devaient former le plat principal.

La veille du départ, le temps fut abominable. La pluie tomba sans discontinuer depuis l'aube jusqu'au soir. On alla tristement se coucher.

A 5 heures du matin, le carillon retentissant de l'église éveilla les dormeurs.

Le ciel était couvert de nuages. Le drapelet-girouette du donjon était dirigé vers le Nord-Ouest et le coq du clocher dardait obstinément son bec rouillé vers le même point. On se transporta sur le pont de l'Attert. La rivière glissait sombre et silencieuse, — indice certain de pluie, au dire des gens du village.

Quel parti prendre ?... Tout-à-coup, une voix s'éleva : « — Qui ne risque rien n'a rien ! Allons à Ettelbruck consulter nos amis. »

Des acclamations d'enthousiasme accueillirent cette proposition. Des paquets de *tartines*, des petits pains fourrés furent enfouis hâtivement dans les cabas et dans les glènes.

Le train stoppait dans la gare à l'arrivée de la bande.

A Ettelbruck, l'aiguille du baromètre à cadran de la buvette marquait *grande pluie*.

Bientôt, un break s'arrêta à l'entrée de la station et trois pêcheurs bien outillés en descendirent. On échangea de cordiales poignées de mains en s'enquérant des pronostics météorologiques.

Un train survint à l'improviste. Les voyageurs s'installèrent dans le premier wagon venu en riant aux éclats. On ne songeait plus à la pluie.

Dix minutes plus tard, on atteignait *Goebelsmühle*.

La bande joyeuse se précipita vers la malle-poste faisant régulièrement le service entre cette gare et Esch-le-Trou et s'établit qui sur le siège, qui sur les brancards, qui sur l'impériale.

La voiture traversa deux fois la Sûre à quelques pas du point où la Wiltz y verse ses eaux, puis gravit lentement une longue montée.

La route, remarquablement entretenue, suit la rive gauche de la rivière. La Sûre supérieure n'est, en réalité, qu'un large ruisseau de montagnes, tantôt courant sur des rochers, tantôt s'étalant en une mince nappe lorsque le vallon s'élargit.

Les toits grisâtres du hameau de Ringel couronnent une portion du plateau (rive droite). Le sommet voisin de ce plateau a été occupé autrefois par une maison-forte, dont il reste des vestiges visibles.

La montagne schisteuse qui serre la route de près est parsemée de taillis de chênes à la verdure intense, de touffes de genêts jaunissants et d'arbrisseaux épineux.

On arrêta à l'embranchement du chemin de Bockoltz.

L'horizon semblait s'éclaircir. Le groupement des touristes sur la malle-poste parut si original à un photographe amateur — membre de la section liégeoise de photographie — qu'il braqua rapidement son appareil sur la voiture et prit deux instantanés.

Les pêcheurs, chargés de leurs engins, s'engagèrent dans un sentier dégringolant vers un moulin dont on percevait le tic-tac rythmique. Les deux vaillantes dames, une fillette, le photographe et votre serviteur préférèrent continuer l'excursion jusqu'à Esch-le-Trou. Il était 9 heures. La réunion générale fût fixée à 3 heures, sur la place de Bockoltz.

Après des souhaits de : *Bonne pêche ! Excellent voyage ! Au revoir !* répétés à satiété sur tous les tons, le conducteur fouetta vigoureusement sa haridelle et l'on partit.

## XIX

### **Esch le-Trou**

*L* Ma route, à mi-côte, grimpe jusqu'en face de *Tader*, petit hameau situé de l'autre côté de La Sûre, sur le faite d'une colline pierreuse. Elle descend ensuite rapidement en contournant un énorme ravin.

Du sommet de la courbe on distingue, au fond de la vallée, les maisons blanches et la chapelle polygonale de *Heiderscheidergrund* (fond d'Heiderscheid). Ce coin pittoresque et tranquille attire les regards.

On rejoint la chaussée d'Ettelbruck à Wiltz, puis la voiture tourne subitement à gauche et pénètre dans un tunnel.

Il y a peu d'années, pour atteindre Esch-le-Trou, caché dans un repli de montagnes, au centre d'une vallée en forme d'entonnoir, le voyageur était obligé de gravir une rampe âpre pour dévaler bientôt, par une pente abrupte, dans ce gros bourg. C'est à ce singulier emplacement que *Esch-sur-la-Sûre* (appellation officielle) doit le sobriquet d'*Esch-le-Trou*.

En 1850, pour remédier à cet inconvénient, l'administration des ponts et chaussées fit creuser dans le roc un large tunnel de trente mètres de longueur, afin de donner passage à une route nouvelle rejoignant la Sûre.

Avant d'arriver au pont, on reste frappé d'étonnement et d'admiration devant un paysage romantique d'une beauté étrange. Sur un fond sévère de roches bizarrement colorées, aux formes les plus variées, se détachent

des maisons s'élevant en amphithéâtre. Une rue montueuse, oblique, aboutit à une terrasse sur laquelle se trouve une humble église, dominée par les ruines sombres et fantastiques d'un castel du moyen-âge. Au pied de ce décor merveilleux, les eaux transparentes de la Sûre coulent, en murmurant, sur un lit de pierres moussues.

Le pont franchi, la voiture s'arrête devant le bureau des postes, à quelques pas d'une tourelle endommagée et d'une auberge recommandable.

Près de celle-ci une rue étroite, en cailloutis, grimpe en ondulant jusqu'au palier de l'église. Des degrés usés par le temps conduisent à la ruine qui recouvre une colline schisteuse, — le *Gemein desberg*, — composée de deux hauteurs inégales séparées par une fente gigantesque. Sur la plus élevée est juché un énorme donjon circulaire crevassé, l'*Ostthurm* (tour de l'Est), auquel on parvient par un escalier raide taillé dans le roc. Aucune communication directe n'existait entre l'*Ostthurm* et le castel, dont il ne reste que des arrachements de voûtes, des débris de rempart et une grande tour quadrangulaire assez bien conservée. Un fermier a eu l'idée d'y faire placer un plafond en planches et de l'utiliser comme fenil. Le rez-de-chaussée semble avoir été habité récemment.

Du chemin de ronde vers le Nord, on a une vue ravissante sur le village, sur les montagnes sauvages qui l'enserrent de toutes parts et sur un pont à trois arches établi au coude de la rivière.

Esch-le-Trou est mentionné sous la forme *Askd* dans une convention de 922. On rencontre aussi *Asch*, *Asse*, *Easch*.

Henri d'Esch assista, en 1099, à la prise de Jérusalem. Robert d'Esch céda en 1221 à

Waleran, duc de Limbourg et comte de Luxembourg, la moitié des droits qu'il possédait sur un domaine sis à Diekirch. Ce même Robert scella la Charte d'affranchissement octroyée, au mois d'août 1244, par Ermesinde à la ville de Luxembourg. Le 11 février 1246, avant de mourir, la comtesse Ermesinde chargea Robert d'Esch de veiller à l'exécution de son testament.

Geoffroy d'Esch fut nommé président du Conseil de Régence pendant la minorité du fils du comte Henri VI, tué à Wœringen. En 1289, les bourgeois de Luxembourg se révoltèrent contre son administration despotique. La rébellion fut de courte durée. L'acte d'administie porte que la comtesse de Luxembourg Beatrix d'Avesnes, son fils et le seigneur d'Esch consentent à oublier l'injure qui leur a été faite par les habitants moyennant le paiement d'une amende de 3,000 livres de Trèves (200,000 francs environ au pouvoir monétaire actuel).

La puissante seigneurie d'Esch tomba *en quenouille* vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle passa par des alliances dans diverses maisons. En 1807, un vandale arlonais, nommé Walhausen, acheta le château pour le démolir et en vendre les matériaux.

. . .

Mais il est temps de quitter ce site romantique. On se met pédestrement en route. Avant de s'engager dans le tunnel, chacun se retourne pour promener un dernier regard sur les ruines du vieux manoir d'Esch-le-Trou. On jette encore en passant un coup d'œil sur l'Heiderscheidergrund.

Nous atteignons Bocköltz (8 kilomètres)

quelques minutes avant l'heure fixée pour le rendez-vous.

Les pêcheurs se montrent au tournant du chemin. La pêche a été nulle. Les truites, engourdies par les pluies et la violence du courant, sont restées cachées sous les cailloux et dans les anfractuosités des rochers.

Après un diner excellent, nous abandonnons à regret ce village hospitalier pour rejoindre la malle-poste de Göbelsmühle.

A Ettelbruck, longs adieux aux amis. Nous rentrons à Useldange sans avoir reçu la plus petite ondée.

Pourtant, le drapelet-girouette du donjon était encore dirigé vers le Nord-Ouest, le coq du clocher dardait obstinément son bec rouillé vers le même point et l'Attert glissait sombre et silencieuse sous le pont.

